

Dvořák L'Américain

écrit par Filoxe | 17 mai 2025





Illustration : le conservatoire national de musique de New York, inauguré en 1885

C'est en 1891 que Dvořák est invité aux États-Unis par une richissime américaine, épouse du fondateur du conservatoire de New York. Elle lui propose d'enseigner pour 1 500 dollars annuels, soit 30 fois ce qu'il gagne à Prague. Le compositeur tchèque arrive dans la *grosse pomme* le 27 septembre 1892 et donne son premier concert au Carnegie Hall le 1^{er} octobre suivant, avec, au programme, une nouvelle œuvre composée de trois ouvertures décrivant la Nature, la Vie, l'Amour. Le dernier morceau de cette trilogie est l'ouverture *Othello*, naturellement inspirée de Shakespeare (le motif que l'on entend à 2'17 » est aussi utilisé dans les deux premières ouvertures du cycle, *Dans la Nature* et *Carnaval*).

Dvořák a été immédiatement enthousiasmé par son pays d'accueil et il y est resté trois ans. Cette période fut féconde sur le plan créatif et nous allons commencer maintenant avec la **Suite américaine**. Cette suite, composée en 1894 est aussi connue **Suite en la majeur**. Écrite pour le piano, elle sera orchestrée en deux temps, d'abord en 1894, puis en 1895 après le retour du compositeur dans sa terre natale. Ce n'est que le 1^{er} mars 1910 que la suite en version orchestrale sera jouée pour la première fois. On trouve dans cette œuvre découpée en cinq parties, des influences américaines, notamment rythmiques. Voici donc la suite dans sa version d'origine, celle pour orchestre sera proposée en fin d'article.

Mais l'œuvre la plus célèbre de la période américaine reste incontestablement la **symphonie numéro 9, dite du Nouveau Monde**. Elle fut créée le 16 décembre 1893 au Carnegie Hall. Dans un article publié la veille Dvořák avait expliqué au *New York Herald* en quoi la musique des peuples natifs d'Amérique avait influencé la symphonie :

« Je n'ai utilisé aucune des mélodies indiennes. J'ai simplement écrit des thèmes originaux englobant les particularités de cette musique et, utilisant ces thèmes comme sujets, je les ai développés avec les moyens des rythmes modernes, contrepoints et couleurs orchestrales. »

Pour le musicologue André Lischke, **« l'œuvre, riche et puissante, d'une remarquable clarté en raison du relief de ses idées, la Symphonie « Du Nouveau Monde », aussi slave qu'américaine, pourrait être dite, aussi bien, « Symphonie du Monde Entier »**. Si la popularité de la symphonie est parfaitement justifiée, elle a cependant le tort d'avoir occulté certaines des symphonies

précédentes de Dvořák. En voici une version entièrement américaine, tant pour l'orchestre que pour le chef, une sorte de retour aux sources, si je puis dire, puisqu'en 1893 le maestro Anton Seidl d'origine hongroise avait été naturalisé américain en 1891.

Autant l'avouer, je ne suis pas un spécialiste des quatuors et autres quintettes à cordes mais difficile de faire l'impasse sur le douzième quatuor, dit **quatuor américain** de Dvořák. Il a été écrit pendant les vacances d'été de cette même année 1893 à Spillville, dans l'Iowa. En voici la description trouvée sur Wikipédia :

« Ainsi, comme dans la neuvième symphonie, ce n'est pas seulement l'Amérique qui est évoquée, mais également l'Europe centrale. Les quatre mouvements (respectivement Allegro ma non troppo, Lento, Molto vivace et Finale vivace ma non troppo) furent esquissés en moins d'une semaine et la composition de l'ensemble prit à peine quinze jours. Dvořák travailla donc dans un sentiment d'euphorie, sinon de facilité. Comme si les impressions exotiques des espaces américains s'étaient accordées idéalement, pendant ce beau mois de juin 1893, avec son tempérament 'slave'. Ce mariage plein de lumière est perceptible dans les gammes pentatoniques du premier mouvement, dans le lyrisme rêveur du Lento (musique tchèque ou 'blues' ?), et dans les trilles du scarlet tanager, une fauvette que Dvořák entendit dans son jardin et dont il reproduisit le chant à l'apogée du Molto vivace. Mais la substance de l'œuvre demeure la nostalgie du pays natal, que souligne la beauté lumineuse des ultimes mesures (après l'imitation, ou plutôt la transfiguration, d'un gospel song dont la mélancolie traverse le dernier mouvement, imprégné tout entier par l'esprit de la danse). »

Et quoi de plus naturel pour ce morceau d'être en compagnie du quatuor à cordes du New York Philharmonic ?

Dvořák a écrit trois concertos, d'abord un pour piano et un pour violon, ces deux œuvres ayant été critiquées pour la présence prédominante de l'orchestre au détriment de l'instrument soliste. Le troisième concerto pour violoncelle, est le plus abouti de tous. Sa composition fut commencée alors que Dvořák était encore sur le sol américain. Il prit forme pendant l'hiver 1895 et fut créé à Londres le 19 mars 1896, avec Leo Stern au violoncelle et Dvořák à la baguette. Je vous propose une version historique à bien des égards puisque la partie soliste est tenue par Jacqueline Du Pré épouse de Daniel Barenboim et qui dirige l'orchestre en ce mois de septembre 1968. Jacqueline Du Pré est morte le 19 octobre 1987 à Londres et Barenboim souffre de la maladie de Parkinson.

Pour terminer, *la Suite américaine* dans la version pour orchestre :

Allez, je ne peux pas résister au plaisir de vous proposer cette petite perle, *l'Humoresque* :

La semaine prochaine ce sera Dvořák vs Brahms au travers des danses slaves et hongroises.

Filoxe

